

AURORE ET LOUISE

*Pour ceux qu'au fond du bois enchaîne
Dans l'herbe d'où l'on ne peut fuir
La défaite sans avenir
Arthur Rimbaud*

Sandrine était aussi nerveuse que sa fille le jour de la rentrée scolaire. Ce n'est pas toujours facile pour une enfant de dix ans de s'intégrer dans une nouvelle école, de trouver sa place au milieu de groupes d'amies déjà établis, de se faire apprécier d'une institutrice inconnue. Alors, en mère inquiète, Sandrine rappela à sa fille des recommandations déjà mille fois répétées. Et, en enfant soumise et responsable, Louise promit d'être sage et attentive.

L'insertion dans la classe se fit sans heurts. L'institutrice attribua dès le premier jour un emplacement fixe à chaque élève. Dans ces écoles, les bureaux sont comme des canoës à deux places, que chaque écolier partage avec son voisin pour une année de voyage au pays de l'éducation. Il vaut mieux bien s'entendre, la traversée est longue et il n'est pas facile de changer de partenaire en cours de cycle. Par-dessus tout, Louise espérait se trouver à côté d'une fille. A cet âge, les interactions entre sexes différents se limitent à la taquinerie désintéressée. Les garçons, toujours en bande, n'agressent les filles que pour s'amuser, pas encore pour attirer leur attention. Louise fut comblée. Elle eut une voisine. Elle ne s'attendait pas à tomber sur la fille la plus bavarde qu'elle eût jamais rencontrée ; une infatigable pipelette qui considérait comme un devoir de transmettre ses connaissances à une nouvelle venue dans l'école. Si bien que, pendant toute la durée du cours, celle-ci chuchota, papota, montra du doigt tout et tous, décrivit avec force détails les caractères et les habitudes de chacun et chacune dans la classe. Louise aurait bien aimé prêter l'oreille aux leçons de l'enseignante, mais autant par gentillesse que par désir de se faire des amies, elle répondit avec bienveillance aux sollicitations de sa voisine. Et c'est à ce prix que Louise put pénétrer au sein de groupes

préalablement constitués.

Ce n'est qu'au matin du troisième jour que la curiosité de Louise fut attirée par un visage discret dans la classe.

« C'est Aurore », lui glissa sa voisine. « Elle, elle est trop quiche ! »

Assise dans le fond de la salle, Aurore restait immobile. Le regard fixe, elle ne disait rien. Elle ne bavardait pas. Même si son attention semblait concentrée sur les gestes de l'institutrice, elle ne paraissait pas l'écouter. Ses réactions se manifestaient toujours en décalage par rapport aux instructions collectives du cours.

« Tu verras, quand elle est fâchée, elle se change en statue. Et quand elle est contente, elle danse ! Trop quiche, j'te dis ! »

Aurore était grande et mince. Sous une épaisse chevelure lisse de couleur sombre se dissimulait une jolie frimousse aux formes douces. Son teint naturellement bronzé révélait indubitablement chez elle des origines méditerranéennes récentes. Ses yeux foncez semblaient absents et profonds, plus intéressés à explorer les dimensions invisibles qu'à répondre aux sollicitations des lumières de ce monde.

A la récréation, Louise put constater qu'Aurore jouait comme toutes les petites filles de son âge. Elle disposait même d'un groupe de fidèles qui l'entourait et la stimulait en permanence. Immobile, Louise se prit à l'observer attentivement. Elle courait, riait, poussait des cris, cherchait le contact des autres par le jeu et les invectives. Comme tous les enfants ! Absolument comme tous les enfants !

Sans raison apparente, Louise se sentait irrésistiblement attirée par cette enfant au charme étrange. Elle resta un long moment à contempler l'activité récréative qui se déroulait sous ses yeux. Les participants s'agitaient en tous sens, couraient, s'attrapaient et se relâchaient, dans un mouvement désordonné et bruyant. Au sein de ce chaos, Aurore témoignait d'un sens du jeu étonnant. Avec une vivacité extrême, elle bondissait pour saisir l'un ou l'une et modifier sa trajectoire, distribuait des consignes à tous et toutes, montrait du doigt celui à attraper,

redressait la course des déviants, rappelait à l'ordre ceux qui s'affrontaient inutilement. Elle semblait envahie d'une énergie supérieure, infatigable, partout à la fois, comme inspirée d'un esprit animal qui guidait instinctivement ses gestes avec la plus grande précision. Progressivement, Louise remarqua que toutes les combinaisons du jeu tournaient sensiblement autour d'elle. Aurore était comme au centre de toute action. Tous ces enfants étaient animés d'un mouvement brownien anarchique dont Aurore était le cœur, le noyau, lui-même en perpétuel déplacement.

Louise demeura un long moment à observer cette magnifique ronde qui s'était développée naturellement autour d'Aurore, incapable d'en détacher son regard, comme envoutée. C'est alors que, par un fait incroyable, elle vit soudain l'ensemble du groupe se rapprocher à grande vitesse. Avant d'avoir eu le temps de s'éloigner, elle se trouva elle-même au milieu d'un essaim d'enfants bourdonnant, vrombissant, agitant les membres dans toutes les directions pour répondre à des sollicitations extérieures déterminées. Et subitement, Louise sentit une main la saisir au bras et la tirer en avant. Aurore l'avait attrapée, si vive, si rapide que Louise ne l'avait pas entendu s'approcher. Sa main était douce et forte à la fois. De son contact émanait une étrange chaleur apaisante.

« Vite, tu attrapes Camille pour qu'elle ne s'échappe pas ! »

Et sans raison, répondant à une impulsion incontrôlable, pour obéir à un ordre d'une puissance supérieure, Louise se mit à courir, à courir comme une furie après Camille qu'elle ne connaissait pas, ignorant de surcroît le but poursuivi et les règles à respecter de cette impressionnante et folle tarentelle.

Soudain, un cri retentit :

« Regardez Aurore ! »

Tous les enfants abandonnèrent simultanément l'objet de leur poursuite. L'agitation générale cessa d'un coup, comme en panne de combustible. Instantanément, tous les regards convergèrent vers un point unique, simplement extraordinaire.

Aurore dansait. Délaissant le jeu et ceux qui

le composaient, elle avait écarté les bras à l'horizontale. Elle s'était mise à tourner sur elle-même à l'image d'une toupie, volontairement ignorante du monde environnant. Les yeux fermés, la tête penchée de côté, elle effectuait une rotation à grande vitesse autour d'un point central immobile. Ses petits pieds effleuraient le sol avec tant de grâce qu'ils soulevaient à peine la poussière jaunâtre et sèche de cette fin d'été. Son corps semblait libéré des forces de la pesanteur et planait délicatement au son d'une musique et d'un rythme frénétiques qu'Aurore seule entendait. Accompagnant le mouvement giratoire, ses bras tendus ondulaient dans un geste gracieux qui s'étendait des épaules au bout des doigts. Sa robe légère et colorée s'envolait avec délicatesse en épousant parfaitement les mouvements de son bassin dont le déhanchement souple évoquait une danse d'inspiration orientale, une danse du ventre enfantine aux accents primitifs et magiques. Sans considération pour ces êtres qui la contemplaient, elle avait atteint un état de transe quasiment animale, vraisemblablement jailli du fond d'une mémoire héritée de lointains ancêtres et miraculeusement ressuscitée à notre époque.

Louise était tellement subjuguée qu'elle restait incapable d'en détacher son regard, totalement aveugle et sourde aux réactions des autres enfants qui imitaient moqueusement la danseuse et la tançaient en lui jetant de petits graviers. Elle entendit à peine la cloche annonçant la fin de la pause, si bien qu'elle se retrouva bientôt seule dans la cour, seule avec Aurore qui poursuivait inlassablement sa gestuelle endiablée. Même lorsqu'elle se rendit compte que le calme avait envahi les environs, Louise se sentit déchirée entre l'obligation de rejoindre les rangs ordonnés de la classe et le remords de quitter Aurore dans ces conditions, de la laisser seule, abandonnée de tous, dans cette cour où la cruauté des enfants et la sévérité des enseignants s'expriment indistinctement sans pitié. Incapable de choisir, elle demeura immobile un long moment, retenant par pure indécision la seconde option.

Finalement Aurore mit un terme à sa danse,

ouvrit les yeux, le visage rempli d'une mélancolique sérénité, comme si elle s'en retournait d'un long voyage. Elle s'approcha de Louise, l'embrassa, et, sans un mot, lui prit la main pour l'entraîner vers la salle de classe. Leur retour au sein du giron scolaire fut accompagné de rires et de cris généralisés que l'institutrice eut bien du mal à dissiper. Et c'est ainsi qu'Aurore et Louise devinrent amies.

L'amitié enfantine n'a pas besoin de pourquoi. Elle naît de l'affinité sincère, de l'envie spontanée de partager quelques moments de jeux et de rires. De même que l'amour conjugal grandit doucement au fur et à mesure que s'efface le premier désir, elle croît au fil des jours par la magie de l'échange mutuel en se frottant des arrière-pensées tronquées de ceux qui voudraient y mettre un terme, parce qu'ils ne la comprennent pas, ou qu'ils ne l'ont jamais vécue. Aurore et Louise s'aimaient ainsi, sans raison, simplement parce qu'elles prenaient plaisir à se retrouver, à passer leurs journées ensemble. Mais le germe de la peur s'épanouit aussi dans les cœurs purs, la peur de perdre l'autre, la peur de ne pas mériter son amitié.

C'est ainsi qu'un matin, un matin tranquille de la fin octobre, à la naissance des premiers frimas, tandis que Louise rejoignait joyeuse son amie comme tous les matins, Aurore lui tendit un paquet. C'était un petit objet tout plat, emballé dans du papier journal, convenablement fermé à l'aide de vulgaire scotch. Louise regarda son amie avec étonnement. Celle-ci fit un signe de tête encourageant.

« Prends-le, c'est pour toi.

- C'est quoi ? » s'enquit Louise avec circonspection.

« Un cadeau. Ouvre... ! »

Louise hésita. Elle n'avait pas prévu ce genre de gestes. Instinctivement, elle eut peur qu'Aurore pût se fâcher si elle se montrait incapable de rendre la pareille. Louise ne recevait pas d'argent de poche. Elle n'en avait jamais demandé à ses parents, elle ne savait même pas comment ceux-ci réagiraient si elle en demandait. Mieux encore, l'argent ne

représentait rien pour elle, ni valeur, ni moyen d'échange, juste une abstraction pour un monde d'adultes auquel elle ne se sentait pas appartenir.

Elle releva les yeux et sonda son amie de toute la profondeur de son âme. Elle vit le sourire d'Aurore, ce large sourire honnête qui parlait de soi, qui lui disait « Prends ! Aie confiance ! Que crains-tu ? ». Derrière ce sourire, Louise distingua la pureté du cœur qui lui offrait ce présent. Elle sourit à son tour et se mit à déchirer doucement la pellicule de papier qui enrobait l'objet. Une fine plaque blanche apparut, munie de petits câbles en plastique au bout desquels étaient accrochés de minuscules boules noires.

« Qu'est-ce que c'est ? », interrogea Louise.

« Un ipod... C'est pour écouter de la musique... Tu mets les écouteurs sur les oreilles, tu tournes la petite manette, là, et tu peux choisir tes morceaux. C'est simple. »

Aurore avait accompagné ses explications des gestes adéquats. En entendant la musique pénétrer dans ses oreilles, Louise sentit croître en elle une irrésistible envie de rire, d'un rire frais et spontané que les enfants ne savent jamais contrôler, d'un rire qui, par-delà le désir de possession, n'exprimait rien d'autre que le bonheur de se savoir aimé.

« T'es folle. Ça doit coûter cher ? » demanda-t-elle innocemment.

« Non.

- Tu l'as acheté où ?

- Je ne l'ai pas acheté. »

Louise ouvrit de grands yeux interrogateurs. Aurore sourit à nouveau en découvrant la mine décontenancée de son amie.

« Hier, il y avait des vêtements accrochés sur des porte-manteaux près de la salle de musique. Je l'ai trouvé dans une poche. Maintenant, c'est à toi. »

Louise fut saisie de terreur. Un éclair ne l'aurait pas pétrifiée davantage. Si la notion d'argent demeurait pour elle une abstraction, ce n'était nullement le cas de l'idée de vol. Dès sa petite enfance, on lui avait inculqué l'attachement de l'être aux biens qu'il possède et la douleur de les perdre sans raison. Au fond d'elle-même, elle en ressentait l'extrême injustice. D'un coup, Louise devint rigide. Sa

posture, son regard, le ton de sa voix, tout en elle vira au grave.

« Mais tu ne peux pas ! C'est à quelqu'un. »

Aurore ne s'attendait pas à cette résistance. Elle resta calme.

« Tu sais, ce n'est pas grand-chose. Les grands en ont plein, de ces trucs-là. Ils ne s'en rendent même pas compte. »

L'argument avait simplement la valeur que la crédulité de Louise pouvait lui accorder. Et, mon Dieu, elle avait l'habitude de faire confiance aux dires des autres. Pourtant, elle ne voulut pas désarmer.

« Et si la police l'apprend !... Ils te mettront en prison, tu sais.

- Non. Ils ne le font pas pour les enfants. Et puis, tous les autres font pareil, aussi.

- Qui ça, les autres ?

- Ben, les autres. Tous les autres, quoi ! Camille, Eva, Chloé, les garçons. Ils le font tous. Et si tu ne les couvres pas, ils t'excluront du groupe, te rejeteront, même pour de fausses raisons. Les adultes ne comprennent rien, tu sais. Ils pensent que les enfants vivent dans un monde idéal. Mais c'est le même que le leur. Les autres feront croire très facilement que c'est toi qui perturbes le groupe et les adultes te puniront. Je te le dis, ils ne comprennent rien. Tu n'as pas connu Andréa. Elle a voulu raconter la vérité et finalement, c'est elle qui a quitté l'école. Ses parents se sont fâchés avec tous les autres parents... »

Louise tombait littéralement des nues. Le vice avait valeur d'institution chez ses comparses et elle l'ignorait. Il étendait ses ramifications autour d'elle, envahissait le cœur de ses amis, régissait la vie commune, partout présent, dans les confidences comme dans les jeux, en classe ou à la récré, au su de tous, mais impunément, comme institutionnalisé. Un pan de mur s'effondrait violemment, sapé à la base d'un coup de bélier trop bien asséné.

Louise prit l'objet, le fourra au fond de sa poche et embrassa son amie sur la joue.

« Merci ! A quoi tu veux jouer, maintenant ? »

Les semaines passèrent et Louise comprit. Elle comprit combien les injustices pouvaient demeurer impunies, méconnues, maintenues

dans l'ombre par une loi du silence tacite et partagée de tous, parfois même des victimes. Les premiers temps, elle crut avec effroi que chaque larcin auquel elle assistait – elle n'y prenait jamais part – déclencherait inéluctablement un mécanisme incontrôlable dont la fin ultime aboutirait forcément en une sanction dure et imparable. Cela ne pouvait être autrement. Les forces invisibles qui gouvernent le monde et auxquelles les enfants purs restent sensibles un long moment ne sauraient tolérer de telles entorses à l'innocence. Et pourtant, rien ne vint. Louise attendit vainement la réaction du sort, jour après jour, résistant difficilement à la tentation de se confier à sa mère, de faire éclater au grand jour ce secret trop lourd à porter, résistant néanmoins, par peur des représailles évoquées, par peur aussi de compromettre Aurore qu'elle accompagnait de plus en plus dans ses mauvaises actions. Mais le silence pèse lourd à l'innocent. Et il y a tant d'autres moyens que la parole pour témoigner. Louise ne put s'empêcher de faire quelques allusions devant sa mère, des phrases du style « Aurore peut ceci ! » ou « Aurore n'a pas peur ! », « Aurore a trouvé une montre. » ou « Elle a des beaux crayons, Aurore. », « Aurore par-ci », « Aurore par-là », fredonnant incessamment sa ritournelle de petites phrases anodines qui, par leur répétition, mettent la puce à l'oreille des adultes, quand ils prennent encore le temps d'écouter leurs enfants. Si bien que Louise eut peine à masquer sa joie lorsqu'elle entendit un jour sa mère répondre à ses remarques par un :

« Et pourquoi n'inviterais-tu pas cette Aurore dont tu nous parles tant, à passer un mercredi à la maison ? »

Le jour dit arriva, une triste journée de novembre, avec son cortège de feuilles rousses craquant sous les pieds du passant, virevoltant au gré des bises froides de l'automne. Sandrine était bien curieuse de découvrir l'amie de sa fille et elle ne fut pas déçue. Elle se trouva enchantée du comportement de cette enfant discrète et polie, aux gestes graciles et aux manières

déliçates, mangeant avec entrain mais en quantité raisonnable les mets préparés par son hôtesse. Elle apprécia le contact naturel des deux petites, leur gentillesse réciproque, leurs clins d'œil et leurs murmures rayonnants, généralement suivis de rires contenus mais interminables. Elle vit à plusieurs reprises les yeux de Louise briller de sincère bonheur, empreints de toute la pureté de cet âge vrai et entier, lorsque les exigences des adultes ne l'ont pas encore avili et dépouillé de sa spontanéité originelle.

Louise et Aurore jouèrent longuement dans leur chambre, sans bruit, sans heurt. La journée aurait été parfaite si Sandrine n'avait eu l'oreille alertée par des appels feutrés en fin d'après-midi. C'était une voix familière mais lointaine, difficilement audible de la cuisine où elle préparait le dîner, comme un cri plaintif et douloureux, auquel elle ne pouvait rester indifférente parce qu'il extirpait du fond de son cœur un ressenti pénible. Sandrine était d'une nature confiante, avec ses enfants comme avec le monde entier. Elle ne cherchait généralement pas à s'immiscer dans les secrets de sa progéniture. Mais l'impression déposée par cette plainte était tellement forte, tellement évocatrice, tellement étrange également, que Sandrine décida d'abandonner quelques instants ses marmites pour en découvrir la source.

Elle tendit l'oreille attentivement, cherchant à identifier le lieu d'où émergeait ce bruit. En vain ! Elle se dirigea vers l'escalier et grimpa une à une les marches qui menaient aux chambres. Les lattes de bois craquèrent doucement sous ses pas légers. En arrivant à l'étage, la plainte se fit plus distincte. Il s'agissait d'un pleur d'enfant, un pleur étouffé, lancinant et récitatif, qui semblait flotter uniformément dans l'air, comme délié de toute consistance matérielle. Et bien qu'elle ne l'eût jamais entendu auparavant, Sandrine ne pouvait s'empêcher de le trouver familier, de sentir au son de ces accords vibrer au fond de son cœur les blessures mal refermées de sa propre enfance.

Sandrine se posta bientôt face à un placard d'où semblaient provenir les pleurs. Retenant son souffle, elle tourna la clé dans la serrure.

Le pêne claqua. La porte s'ébranla, puis s'ouvrit lentement. Les paumelles grincèrent de satisfaction, comme on bâille après un long sommeil. Un rayon de lumière se faufila à l'intérieur. Une forme prostrée en boule sur le sol commença à s'agiter, se redressa et se précipita dans les bras de Sandrine. C'était Julien, son fils, qui émergeait de sa cachette, livide, terrorisé, sanglotant sans fin, déversant inlassablement un inexplicable chagrin, sur ce ton précis qui avait bouleversé sa mère. L'effet de surprise était total. Sandrine ne comprenait plus rien. Agenouillée, elle serrait son enfant dans ses bras, tentant par tous les moyens de le consoler, de faire cesser ces interminables larmes.

Un long moment s'écoula, un temps de silence intérieur, comme une grande méditation, salvatrice des peurs, des angoisses et des émotions des deux êtres.

« Comment t'es-tu retrouvé dans ce placard ? » demanda soudain la mère à voix basse.

L'enfant ne parlait pas. Incapable de retrouver son calme, il respirait violemment et de manière saccadée. Deux sanglots étaient espacés d'un long intervalle de temps, pendant lequel le garçon demeurait complètement silencieux, en apnée quasi-totale. Blottie contre son visage, Sandrine s'étouffait presque, à force d'imiter inconsciemment le rythme de respiration de son fils.

« C'est ... c'est Louise..., qui m'a mis là... » répondit soudain le bambin, entre deux hoquets.

« Quoi ? »

Le sang de Sandrine ne fit qu'un tour. Elle lâcha son fils, se redressa d'un bond et se précipita dans la chambre où les filles jouaient tranquillement. Bien que ce ne fût pas son habitude, Sandrine frappa violemment la porte et hurla :

« Louise, qu'est-ce que tu as fait à ton frère ? »

Les deux petites s'amusaient innocemment avec un jeu de sept familles. Elles tournèrent toutes deux la tête dans sa direction, surprises de cette intrusion subite et inopportune. Leurs regards témoignaient presque d'un légitime

agacement face à cet emportement inattendu et disproportionné.

« Louise, réponds-moi !

- Qu'est-ce qu'il y a ? »

Le ton criard et lancinant de Louise, la manière dont elle avait insisté sur la dernière syllabe, en faisant traîner la voyelle, style linguistique typique des adolescents rebelles, énerva davantage sa mère. C'était clair, Louise voulait l'affronter devant son amie, lui démontrer qu'elle avait fait un chemin intérieur suffisant pour prendre sa part d'indépendance.

Depuis son mariage, Sandrine avait toujours rêvé d'une famille éternellement unie, soudée par les liens d'amour et de respect réciproque qu'elle avait prônés et appliqués depuis la naissance de ses enfants. Elle n'avait pas voulu répliquer le modèle familial connu dans son enfance, un modèle essentiellement composé de rapports de force et d'autorité parentale indiscutable. Elle avait sans cesse favorisé le dialogue et la participation volontaire, développé l'envie de vivre ensemble, encouragé un partage franc et spontané, pour ne pas voir un jour ses enfants quitter le domicile familial comme on laisse derrière soi une vie de prisonnier, comptant les jours avant la délivrance heureuse qui mène à la vraie vie et à la liberté. Mais pour la première fois, elle découvrait une brèche dans l'édifice idéal qu'elle avait tenté de construire. Et derrière cette brèche, elle ne voyait se profiler rien d'autre que les horribles ténèbres de l'indifférence humaine qui envahissait la vie contemporaine. Sandrine devait réagir. Et le seul attirail dont elle disposait à cet égard était le schéma relationnel légué par son éducation rigide et conformiste.

« Louise, réponds tout de suite ! Pourquoi as-tu enfermé ton frère ? »

Louise n'avait pas l'intention de céder. En apparence, du moins. C'est pourquoi elle se redressa d'un bond et cria sur le même ton que sa mère :

« Mais c'est pas moi !... C'est Aurore qui l'a enfermé. Et il le méritait... »

- Elle m'a pris ma médaille ! » s'écria soudain le garçon toujours ému, mais dont les

larmes de peur s'étaient progressivement mutées en expression de colère.

Sandrine regarda son fils ressuscité. Ce qu'il appelait sa médaille n'était autre qu'un vulgaire porte-clefs métallique offert un jour par un oncle de passage. Aux yeux de l'enfant, l'objet, brillant et articulé, s'était depuis transformé en une pièce de trésor miraculeusement parvenue entre ses mains, acquérant ainsi une valeur physique et sentimentale incomparable. Il le transportait partout, l'accrochait à la ceinture de son pantalon, l'exhibait devant ses amis de classe, le cachait la nuit sous son oreiller. Les reliques ramenées de terre sainte au Moyen – Age ne pouvaient prétendre à plus d'égards de la part des Croisés que ce bijou de fantaisie n'en recevait du petit Julien.

L'ambiance bascula en un clin d'œil. Tandis que le garçon hurlait pour réclamer son bien, Aurore s'avança et d'un geste vif comme l'éclair, lui décocha une gigantesque gifle, devant les yeux incrédules de sa mère horrifiée. Cris et pleurs repartirent de plus belle. Instinctivement, Sandrine saisit la jeune fille par le bras et la secoua avec une violence dont elle ne se savait pas capable :

« Qu'est ce qui te prend, petite ? Tu veux que je te fasse pareil ? »

Mais alors qu'elle s'attendait à des hurlements, des gestes déplacés, voire un réflexe hystérique d'une enfant furibonde en lutte contre l'autorité adulte, Sandrine sentit avec surprise le bras d'Aurore se raidir d'un coup, comme tétanisé sous l'effet d'une drogue paralysante. Elle empoigna la jeune fille de plus belle, cherchant à provoquer une réaction qu'elle n'obtint pas. Le corps d'Aurore était droit, rigide et ferme, comme un grand morceau de bois. L'impulsion que Sandrine imposait au seul bras se trouvait répercutée au tronc et à tous les membres, uniformément solidaires. Sa tête était immobile, bien disposée dans l'alignement de son corps. Ses yeux grands ouverts fixaient un point invisible, probablement situé bien au-delà des limites de la chambre. Tout son corps semblait pétrifié, en tous points semblable à celui d'une morte encore en pied, raide et immobile, à l'image de ses lèvres jointes sans

expression, comme artificiellement collées dans un rictus post-mortem. Seuls les poumons continuaient à mimer les mouvements réflexes de la respiration, se gonflant et se vidant à rythme régulier et ralenti, convenablement alimentés par des narines aux orifices dilatés, dans une attitude sobre et sévère. Sandrine prit peur. Le silence avait envahi la pièce, autant motivé par la surprise que par la crainte liée à un événement extraordinaire. Sandrine voulut ranimer l'enfant en la poussant légèrement sur l'épaule, mais le corps entier vibra sous l'impulsion, sans toutefois perdre l'équilibre, sans faire ciller les yeux qui scrutaient toujours le point fixe avec la même insistance. Elle ne savait plus comment réagir.

Louise se montra rassurante :

« Ça lui arrive, des fois. Il faut attendre... Elle fait la statue. »

Lorsque Sandrine emmena ses enfants à l'école le lendemain, elle était encore sous le choc. Et bien décidée à comprendre ce qui animait l'esprit de cette nouvelle génération d'enfants. Elle n'avait pas été préparée à affronter la violence gratuite. Elle ressentait encore en plein visage la gifle reçue par son fils, probablement la première de sa vie. Était-ce cela, le monde de l'éducation auquel elle confiait chaque jour sa progéniture ? Une société fondée sur des rapports de force physique, dès que la surveillance des adultes s'estompait ostensiblement. N'y avait-il pas défaut d'éducation morale, quand des gamines de dix ans se montraient insensibles à la souffrance des autres, particulièrement des plus petits, quand elles se permettaient même d'y contribuer sans gêne apparente ? Ce matin-là, elle aurait bien aimé rencontrer la mère d'Aurore et lui parler en tête à tête, essayer de comprendre la mentalité des parents qui élevaient une petite aussi imprévisible.

La salle de classe de Louise était un préfabriqué situé en bordure de la grande cour de récréation. En général, les parents, autorisés à accompagner leurs enfants jusqu'au seuil, les déposaient et s'éloignaient assez rapidement pour perturber le moins

possible le commencement des cours. Certaines mères profitaient de ce moment de calme familial pour discuter entre elles des petites choses de la vie. C'était leur lien social. Sandrine avait, quant à elle, l'habitude de laisser Louise rejoindre seule sa salle de classe pour pouvoir accompagner son fils. Ce matin-là, en revanche, elle pressa le garçon de manière à garder du temps pour sa fille. Et elle fit bien. Car, arrivée à proximité du bâtiment, un étrange spectacle l'attendait.

De loin, Sandrine distingua un groupe d'une douzaine de mères agglutinées devant le bâtiment. Autour d'elles, des enfants couraient en tous sens, heureux de s'ébattre avant que la cloche sonne et leur intime l'ordre de se mettre en rang. Au fur et à mesure qu'elle approchait, Sandrine entendait une rumeur grandissante, une sorte de murmure outré qui semblait provenir de ce chœur improvisé. Naturellement, elle s'interrogea sur la cause d'un tel attroupement, mais n'y attachait pas plus d'importance. Ce ne fut qu'en arrivant près de l'entrée qu'elle découvrit une scène proprement stupéfiante.

Contrairement à la consigne en vigueur, la porte de la classe avait été ouverte avant l'arrivée de l'institutrice et restait légèrement entrebâillée. Toutes les lampes, extérieures et intérieures, avaient été allumées, éclairant la salle au-delà de la normale. Et dans la classe, Aurore, seule, dansait. Comme en transe, elle tournait sur elle-même dans une interminable farandole, les yeux à moitié fermés, les bras étendus à l'horizontale, cognant les tables, renversant les chaises, frappant insensiblement tout ce qui passait à la portée de ses doigts, telle un derviche fou et désordonné. Instinctivement, Sandrine fit un mouvement de recul et écrasa le pied de sa fille qui la talonnait. Celle-ci se porta à sa hauteur :

« Normalement, on n'a pas le droit de rentrer avant que la prof arrive. Elle ne va pas être contente.

- Mais qu'est-ce qu'il lui arrive ? », demanda Sandrine en désignant Aurore de la tête.

« Des fois, elle danse comme ça. Il ne faut

pas lui en vouloir, elle ne fait pas exprès. C'est comme si elle ne pouvait pas s'en empêcher. »

La mère ne parvenait pas à détacher son attention de la petite danseuse. Elle regardait avec effroi le désordre engendré par la gestuelle incessante, les meubles bousculés, les craies et les chiffons éparpillés dans la salle, la poubelle, heureusement vide, renversée, et surtout le visage comme possédé d'Aurore, aux traits déformés, au rictus crispé, au regard vide et absent, presque mort. Sa stupeur était telle qu'elle ne perçut pas la proximité d'une inconnue dans son dos. Aussi sursauta-t-elle lorsqu'une voix s'adressa à elle sur un ton tout naturel :

« Vous êtes la maman de Louise ? »

Elle répondit d'un timide « Oui. »

« Bonjour, je suis Corinne, la maman de Solène. Elles sont dans la même classe. Je suis contente de vous rencontrer, Solène me parle souvent de votre fille. »

Sandrine était troublée. Là encore, elle bredouilla quelques mots en guise de réponse. Son regard restait braqué sur le pitoyable spectacle d'Aurore poursuivant son délire. Corinne était une jeune femme plutôt rondouillarde, aux traits détendus et à l'allure enjouée. Elle semblait dynamique et enthousiaste. Elle jeta à son tour un œil à la classe et sourit.

« Vous n'êtes pas habituée, je vois. C'est fréquent... Cette pauvre Aurore, je me demande comment elle va s'en sortir. »

Sandrine ne s'attendait pas à ce genre de commentaires. Elle s'apprêtait à faire répéter son interlocutrice quand la maîtresse arriva. Un cri se fit entendre.

« Oh, non ! Pas encore toi, Aurore ! »

Le soupir qui avait accompagné la phrase révélait la résignation plutôt que la colère. Le ton montrait de la compassion, aucunement du reproche. On aurait dit le cri de ce paysan philippin dont les intempéries ravagent la maison plusieurs fois par an, et qui la reconstruit régulièrement, avec le même courage, avec le même désespoir également, universellement accroché à sa terre et à ses biens épars, incapable d'imaginer un ailleurs ou un autrement.

« Les enfants, venez tous m'aider ! Il faut remettre la classe en ordre. »

Tous se massèrent bruyamment autour de l'institutrice, formant ainsi une magnifique grappe dont les grains désolidarisés se pressaient pour pénétrer rapidement dans la salle. Sandrine eut à peine le temps d'embrasser sa fille qui se précipita comme les autres à l'assaut de la petite porte d'entrée. A l'intérieur, Aurore avait repris ses esprits, s'était assise sur le sol et assistait, impuissante et tapie, à la remise en ordre du désordre apocalyptique qu'elle avait elle-même généré. « Elle est vraiment formidable, cette Madame Germant ! Gérer Aurore au quotidien, ça doit être un sacerdoce. »

Sandrine tombait des nues. La veille encore, elle attendait avec impatience de rencontrer la meilleure amie de sa fille, sans se douter de l'afflux de surprises auxquelles elle devrait faire face. Corinne continua :

« Je connais des instits qui se mettraient en grève, plutôt que de se heurter à ce genre d'enfants. Elle, chaque jour, inlassablement, elle essaie de lui distiller lentement les rudiments de la vie en société.

- Oui, mais ça n'est pas gagné... »

Une autre maman s'était immiscée subrepticement dans la conversation.

« Surtout avec tous les problèmes de vol dans cette classe... Cette petite est impossible.

- Mais ce n'est pas prouvé que ce soit elle. »

Corinne prenait courageusement la défense d'Aurore. Comme le ton était monté, d'autres mères s'approchèrent. Les commentaires, aussi généralistes que méchants, commencèrent à fuser.

« Il faudrait l'exclure de l'école... »

- Son comportement n'est pas normal, il y a des écoles spécialisées pour ces enfants...

- Et puis, les nôtres sont obligés de cacher toutes leurs affaires, elle dérobe tout. Mon fils avait amené sa console de jeux, il y a dix jours. Disparue, envolée, pendant la récré...

- C'est vrai, ça n'est pas une saine ambiance pour les petits. Et ses parents ne font rien.

- Et puis aujourd'hui, elle vole, mais demain ? Qui sait si elle ne va pas pousser un autre dans l'escalier, un jour... ? »

Un père avait également assisté à la scène.

Seul homme parmi cet attroupement de femmes, il désira rappeler les principes fondamentaux de l'école.

« L'accomplissement des élèves repose sur un contrat entre le professeur et le groupe. Or Aurore est comme un appendice à l'homogénéité de la classe, une rugosité qui crée une disharmonie à l'ensemble, simplement parce qu'elle n'est pas au niveau intellectuel. Elle retarde toute la classe. Les études en pâtissent. Or leur avenir se joue dès maintenant, il ne faut pas l'oublier... »

- Oui, il faudrait en parler au proviseur...

Sandrine fut soudain saisie d'une immense bouffée d'angoisse. Tant de révélations, tant de craintes, tant de rancœurs accumulées et déversées en si peu de temps par une foule de parents égocentriques ! Elle se sentit comme écrasée sous le poids de ces commentaires dévastateurs, comme envahie par une multitude de minuscules pensées souillées qui, mises bout à bout, formaient un carcan composé de peurs individuelles, qui l'enserrait de plus en plus fort, au point de l'étouffer, d'assécher en son cœur ses idéaux d'éducation saine et sereine, sans devoir et sans violence. Elle avait besoin d'air.

A ce moment-là, Corinne la saisit par le bras et l'entraîna à l'écart du groupe. Ce geste fut suffisant pour que Sandrine reprenne ses esprits. Elle respira profondément et à plusieurs reprises. Corinne continua sur le même ton calme et rassurant.

« Ce n'est vraiment pas la peine de perdre son temps avec eux. Ils ne voient pas au-delà de leurs murs. C'est aussi le rôle de l'école de développer un esprit solidaire entre enfants, entre amis, au lieu de les opposer en permanence. »

Sandrine acquiesça de la tête, tout en finissant de récupérer son souffle.

« Mais... ces vols ? » demanda-t-elle en bredouillant, la parole mal assurée. « De quoi s'agit-il ? »

- Depuis qu'elle est toute petite, Aurore vole. Tout ce qu'elle trouve.... Du moins, tout le monde suppose que c'est elle, mais ce n'est pas prouvé. »

Sandrine demeura songeuse.

« Quelle heure est-il ? Oh, mon Dieu ! »

s'exclama son interlocutrice. « Je me sauve. Ça m'a fait plaisir de vous rencontrer. On peut continuer la discussion demain, si vous voulez. »

Elle disparut en coup de vent, abandonnant Sandrine aussi ébranlée que désorientée.

Le vent soufflait en rafale ce matin-là. Dans le petit jardin de banlieue, les branches du cerisier s'agitaient en tous sens. Le tronc noir et frêle semblait secoué au gré des bourrasques comme un mâtereau portant drapeau. De la fenêtre de sa cuisine, un bol de thé bouillant à la main, Sandrine resta de longues minutes à le contempler. Les dernières feuilles roussies étaient violemment arrachées à la matrice qui les avait fait croître et s'envolaient portées par le vent, ballottées dans les airs, jusqu'à leur chute finale sur le sol, parmi leurs congénères qui gisaient là, formant tapis épais, attendant froidement leur décomposition finale. Sandrine observait ces feuilles avec mélancolie. A chaque rafale, elle croyait entendre leur cri de douleur, au moment précis de la déchirure, comme celle d'un membre qu'on ampute et qui redevient ainsi la chose sans âme qu'elle aurait été sans son rattachement au corps qui lui prêtait vie. Sandrine n'avait pas le cœur gai. Elle regarda au loin de grands peupliers dont l'aigrette semblait caresser le ciel gris, tant il était bas. Au fond d'elle-même, elle ne put s'empêcher de penser : Vivement le retour du printemps ! Elle s'en voulut. L'hiver n'avait pas encore débuté. Elle savait que la vie était courte et qu'il n'était pas de bon aloi de vouloir l'accélérer.

Sandrine émergea de sa rêverie lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

« Allo ? »

Une voix étonnamment douce se fit entendre au bout du fil.

« Bonjour, vous êtes la maman de Louise ? »

- Oui.

- Je cherchais à vous joindre depuis ce matin. Je voulais vous remercier d'avoir pris Aurore hier après-midi. »

Sandrine marqua un temps d'arrêt.

« Vous êtes la maman d'Aurore ? » demanda-t-elle enfin.

« Pas tout à fait, c'est moi qui la garde. Je m'appelle Brigitte. »

Sandrine demeura muette, dans l'attente d'éclaircissements. La voix continua sur le même ton affable.

« Aurore est en famille d'accueil. C'est mon mari et moi qui l'avons prise sous notre toit. » Sandrine ignorait tout des familles d'accueil, sinon le très vague principe selon lequel des enfants sans parents pouvaient être placés au sein de familles en attendant que les interminables procédures d'adoption aboutissent.

« Aurore est très déstabilisée en ce moment, » poursuivit la femme, « je voulais savoir si tout s'était bien passé. »

Sandrine voulut rester polie, et surtout prudente.

« Oui, absolument, à part quelques petits heurts. C'est une enfant ... un peu spéciale, semble-t-il.

- Tous les enfants sont spéciaux. Mais Aurore a des raisons de l'être. »

Ce discours eut pour effet d'énerver la jeune mère. Sa fille était certainement spéciale, mais pas au point de dévaster une classe au petit matin, ou de se pétrifier à la moindre contrariété. Elle allait répondre lorsque la voix poursuivit imperturbablement.

« Vous savez, nous avons recueilli Aurore à deux ans. Elle a connu bien des épreuves avant.

- Hmm hmm !

- Elle a été retirée à sa mère à quinze jours pour mauvais traitements. Je ne vous cache pas que, pour que l'Administration agisse aussi vite, il y avait vraiment urgence. Sa mère l'aurait certainement tuée. »

Sandrine était mère avant tout. Certains comportements lui étaient incompréhensibles. Un bébé à peine éclos, requérant de l'attention et du soin, pétri d'amour pour un être avec lequel il avait fait corps plusieurs mois durant, ne méritait pas d'être trahi dès la naissance, abandonné comme un vulgaire objet dont on se débarrasse parce qu'il gêne. Elle était persuadée qu'un bébé ressentait instinctivement de tels manques d'amour. Que la première trahison d'une vie restait présente éternellement, profondément

enracinée au cœur même de l'âme enfantine, celle qui motive les décisions essentielles de l'adulte. Brigitte continua son récit.

« Le problème est qu'Aurore doit légalement rester en contact avec ses parents biologiques, quel que soit leur comportement. Ainsi, les premières années passées avec nous, elle devait séjourner les week-ends chez sa mère. »

Sandrine se rendit compte que le timbre de voix de son interlocutrice avait fléchi. Elle perçut un léger tremblement, comme le résultat d'une émotion cachée.

« Dans ce cas, c'était vraiment dur... Parce que nous savions qu'Aurore serait maltraitée ces jours-là, mais nous n'avions pas le choix. Nous devions la porter nous-mêmes jusqu'à sa mère, qui lui infligeait je ne sais quels supplices. Elle était toujours très déstabilisée au retour, il fallait plusieurs jours pour qu'elle retrouve son calme.

- Encore aujourd'hui... ? » interrogea Sandrine.

« Heureusement non, encore que sa mère essaie de la joindre par moments, mais c'est pour abuser d'elle. Tenez, par exemple, tous ces vols dont on accuse Aurore... J'y suis très attentive, parce qu'Aurore a été habituée à cela, étant petite. Sa mère l'utilisait pour dérober des produits dans les magasins. Elle l'a toujours encouragée. Si la petite se faisait prendre, la mère feignait l'innocence et corrigeait sa fille en public en rendant les biens. Mais, en fait, c'était elle qui manigançait tout. Vous imaginez combien ça peut être marquant pour une enfant de cet âge...

- Oui. » répondit Sandrine timidement. L'émotion l'avait envahie à son tour, à l'écoute de ce récit tragique, et elle eut peur que le son de sa voix ne la trahisse.

« Mais le pire n'est pas là. Aurore gardera des séquelles à vie de sa prime enfance. Déjà, elle lit et écrit avec difficulté, vous ne l'avez pas remarqué ?

- Non.

- Et pourtant ce n'est pas faute de passer des heures avec elle à répéter les vocables, à dessiner les lettres, à faire des exercices spécialisés. Pour cela, l'école est fantastique.

Madame Germant la suit de très près, l'accompagne même, devrais-je dire, au jour le jour dans son développement. Mais le mal est plus profond. Aurore devra certainement combattre toute sa vie les démons de son enfance, et je prie pour qu'elle soit toujours soutenue, parce qu'un mauvais guide la fera trébucher, lui fera reprendre le chemin du vice, au lieu de l'aider à donner le meilleur d'elle-même. »

Sandrine ne répondait plus. Elle n'était plus en état de prononcer une seule parole. Submergée par l'émotion, elle pleurait en silence. Elle revoyait le visage perdu d'Aurore reprenant ses esprits après sa folie passagère du matin, assistant impuissante à la remise en ordre des dégâts qu'elle avait occasionnés, certainement malgré elle, simplement soumise à ce démon intérieur qu'elle avait reçu en héritage, cadeau empoisonné d'une mère qu'elle n'avait pas choisie. Elle repensait à sa propre réaction de surprise, de condamnation, à la vue de cette enfant et de son comportement singulier en pleine crise. De la même manière, elle se sentait bien faible, bien insensible, en comparaison de cette famille qui avait accepté de recueillir Aurore, avec ses problèmes insolubles, avec le soin qu'elle requérait, le souci qu'elle engendrait, et qui se battait chaque jour pour la rendre plus sociable, pour lui permettre de mener une existence normale, intégrée dans le monde moderne, avec ses codes rigides, qui lui prodiguait un amour véritable, à la place de ses vrais parents, en sachant que c'était à fond perdu, que le chemin serait semé d'embûches, que jamais elle ne recevrait en retour les fruits de l'énergie investie, contrairement à ces gens qui placent dans la réussite de leurs enfants la fierté du devoir accompli et en font étalage en toute occasion. Sandrine n'était pas fière d'elle-même. Pas fière d'avoir condamné aussi hâtivement cette jeune fille, sans avoir pu spontanément imaginer qu'elle était plutôt la victime première de toute cette histoire. Pas fière non plus d'avoir cru que sa propre fille manquait d'humanité. Objectivement, Louise s'était montrée bien meilleure qu'elle. Elle avait reconnu en Aurore une âme souffrante et

en quête d'amour, elle avait su lui offrir son aide sans crainte et sans attente d'un retour intéressé. Les enfants ne sont jamais totalement coupables. Derrière chaque faute, il y a des adultes, un contexte, un malentendu, une méconnaissance des règles si peu naturelles du monde des humains.

Sandrine songea qu'elle avait eu tort de se fâcher contre sa fille, sans chercher à comprendre avant de porter un jugement. Peut-être finalement s'était-elle trop éloignée d'elle, au profit de son frère plus jeune ? Louise était l'aînée, certes, mais elle avait encore besoin d'attention, besoin qu'on lui témoigne quotidiennement de l'affection. Et comme il n'est jamais trop tard, Sandrine décida qu'elle accompagnerait désormais tous les matins sa fille jusqu'à la porte de sa classe. Ainsi auraient-elles ensemble un peu plus l'occasion de dialoguer, d'échanger par la présence autant que par la parole un peu de cet amour qu'il est si dur de transmettre à notre époque incontestablement dirigée par la montre.

Si le monde moderne est devenu aussi complexe, c'est d'abord dû au nombre toujours grandissant d'acteurs. L'accroissement de la population, la démocratisation, enfin l'embourgeoisement de la classe moyenne, ont fourni à une multitude d'individus indépendants, avec leurs motivations propres, leurs réseaux personnels et leurs exigences impératives, la possibilité d'influer, même imperceptiblement, sur les événements en cours. Maîtriser un sujet devient impossible lorsque tant de gens agissent en parallèle. Au final, c'est toujours la masse qui l'emporte, par l'addition de milliers, de millions de gestes minuscules, spontanément ou habilement dirigés dans la même direction. L'original ne garde aucune chance de triompher. La copie règne en maître.

Sandrine avait mal dormi, après sa conversation téléphonique de la veille. Des cogitations l'avaient hantée de longues heures nocturnes. Néanmoins, elle s'était éveillée au petit matin étonnamment rassérénée. L'énergie douce et bienfaisante de Brigitte

s'était répandue en elle comme un bon remède qui sait distiller ses vertus au cours du temps et guérir lentement, mais avec discernement, les maux les plus insidieux. Sandrine avait beaucoup songé à cette femme, à sa capacité de porter sur ses épaules la responsabilité d'une enfant comme Aurore, d'assumer tous les tâtonnements, tous les errements qui s'avèreraient nécessaires pour la faire grandir dignement, d'accepter de l'élever comme sa propre fille, malgré toutes les peines et toutes les déceptions qui en résulteraient certainement, sans craindre, sans fléchir, et pas comme une contrainte que le destin vous inflige par surprise un jour de malheur, mais comme un choix délibéré et réfléchi, comme une volonté de donner de l'amour avec toute la simplicité, toute l'humilité d'un être voué à garder l'anonymat. Sa récompense, s'il en fallait, resterait intérieure. Quelle force ! se disait encore Sandrine en traversant la cour pour déposer Louise à la porte de sa classe. Mais tandis que Sandrine progressait sur ce chemin, elle allait découvrir que d'autres parents cheminaient sur une autre route. Et n'étaient pas restés immobiles.

« Bonjour, vous êtes la maman de Louise ? Vous voulez bien signer la pétition ? »

Abordée aussi abruptement, Sandrine eut du mal à émerger de sa douce rêverie. Elle leva les yeux et découvrit une grande jeune femme très mince, qu'elle n'avait encore jamais vue. La maigreur de son visage lui donnait un air sévère, renforcé par la couleur presque noire de sa chevelure, coupée très court et légèrement hérissée. Elle était vêtue d'un long imperméable beige, qui semblait taillé d'une pièce et tombait tout droit jusqu'à mi-hauteur de jambe. On aurait dit la rigidité personnifiée.

« Vous êtes bien la maman de Louise ? » interrogea de nouveau l'inconnue.

« Oui.

- Bien, je suis la maman de Camille. Vous voulez bien signer la pétition ?

- Quelle pétition ? » demanda Sandrine, étonnée de n'être pas au courant.

« La pétition pour faire exclure Aurore de cette école. Ça ne peut plus durer

éternellement. Tout le monde en pâtit, et certainement Aurore en premier. »

Sandrine se sentit agressée en pleine face. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Instinctivement, elle était décidée à résister à l'assaut péremptoire de son interlocutrice.

« Pour quelle raison ? » répliqua-t-elle d'un ton agacé.

D'autres parents s'approchèrent sans bruit. La mère de Camille fit des efforts pour garder son calme.

« Pour la raison qu'Aurore est un mauvais exemple pour tous les élèves. Elle n'étudie pas. Elle retarde tous les autres. Elle les incite à commettre de mauvaises actions. Elle détruit. Elle vole. Tenez, hier encore, un porte-monnaie d'enfant a disparu. Il ne contenait pas beaucoup d'argent, mais c'est pour le principe.

- Et que va-t-elle devenir, si elle est exclue ? » riposta Sandrine.

« Ce n'est pas notre problème. Elle a une famille. Qu'elle fasse son éducation ! L'école est faite pour le développement intellectuel des enfants, pas pour leur inculquer les notions élémentaires de vie en société. Surtout à dix ans, il y a longtemps que ça devrait être acquis. »

Le discours était sec, sans pitié. La colère envahit progressivement le cœur de Sandrine. Elle s'apprêtait à répliquer vertement lorsqu'une voix douce la devança. C'était celle d'un père.

« Vous savez, madame, nos enfants sont précieux. On ne peut pas mettre en péril leur avenir pour garder Aurore dans cette classe. Bien sûr, il faut l'aider, lui trouver une solution plus vivable. Parce qu'il est clair qu'elle n'est pas adaptée à ce milieu scolaire. Elle n'est pas au même niveau d'apprentissage que les autres. Elle a du mal à s'intégrer dans les groupes. C'est pour ça qu'elle a des réactions aussi violentes. Il faudrait l'envoyer dans une institution spécialisée. »

Sandrine s'adoucit quelque peu au contact de ces sonorités mielleuses aux accents pacifiques. L'homme, de grande taille, souriait généreusement.

« Oui, vous avez peut-être raison » répondit-

elle timidement.

« Et puis, comprenez-moi, » réattaqua l'homme, « l'administration scolaire ne veut pas reconnaître les faits. Aurore a évidemment des tendances cleptomanes. Elle doit absolument être soignée, c'est pour son bien. Faute de quoi elle finira inmanquablement en prison. Des maisons de soin sont conçues à cet effet, pour les remettre dans le droit chemin... »

- Mais elle est avant tout victime » répartit Sandrine qui se rendait compte qu'elle avait déposé les armes un peu vite, « elle a surtout besoin d'être intégrée, pas exclue. C'est encore une enfant. A dix ans, on ne sort pas indemne de séjours en instituts disciplinaires... »

Mesurant le recul opéré et voyant que la cause échappait aux assaillants, une autre mère investit le champ de bataille et tenta d'emporter la position de force.

« Enfin, vous voyez bien ce qui se passe. Elle pervertit tous les autres. Et à la fois l'administration et sa famille refusent de traiter le problème. Nous devons être unis. C'est pour cela qu'il faut signer la pétition. C'est le seul moyen... »

La brave Sandrine n'avait aucune vocation pour l'héroïsme, surtout face à la pression exercée par ce bombardement d'attaques parentales concertées. Néanmoins, telle Cambronne à Waterloo, son cœur parla en premier :

« Je suis désolée, je ne signe pas. »

Et reconnaissant à quelques pas de là Corinne, dont elle avait fait connaissance la veille, cette maman qui lui avait semblé tenir un discours raisonnable, elle amorça un mouvement dans sa direction. La dizaine de parents regroupés autour d'elle poussèrent des cris de surprise et firent corps au lieu de se débander. Sandrine tenta de se frayer un chemin, bravant les menaces désormais non feintes.

« Si vous ne signez pas, nous vous rendrons la vie impossible... »

- Ne venez pas pleurer quand votre fille aura été gagnée au vice ! ...

- Peut-être qu'elle est de mèche pour tous ces vols...

- Le porte-monnaie volé, il se pourrait qu'on

le retrouve chez vous...

Encerclée de toutes parts, Sandrine se sentit vaciller. La violence des invectives l'avait touchée en plein cœur. Tandis qu'elle essayait vainement de se faufiler, frappant des coudes et des pieds pour agrandir le passage, il lui sembla soudain qu'elle étouffait. C'était comme si l'air devenait irrespirable. Une forte douleur lui pinça l'estomac et les côtes. Ses jambes commencèrent à flageller. Des picotements parcoururent tous ses membres, dont les extrémités s'échauffèrent presque instantanément. Son sang bouillonnait. Enfin, des étoiles dorées, puis noires, se mirent à danser devant ses yeux. Là, Sandrine prit peur. Peur de perdre connaissance et s'effondrer. Peur de défaillir au milieu de cette foule hostile, prête à la piétiner si elle accusait une faiblesse, si elle mettait un genou en terre, comme le taureau dans l'arène, épuisé par la lutte inégale, vidé de son énergie, las des souffrances infligées par les dizaines de banderilles enfoncées dans sa chair, sent ses jambes se dérober soudain sous son poids et regarde impuissant le matador s'avancer, l'épée à la main, pour porter l'estocade. Quel secours pouvait-elle espérer ? D'où viendrait le salut ?

Un instant, elle se crut véritablement perdue. Comme un ultime testament, ses pensées se dirigèrent vers sa fille. Et c'est malgré elle que ses lèvres s'écartèrent et que sa gorge délivra un terrible hurlement de désespoir à l'attention de celle qu'elle pensa un moment ne plus jamais revoir.

« Louise ! »

Le cri fut si déchirant que ses agresseurs surpris se pétrifièrent d'un coup. Sandrine sentit la douce main de sa fille qui l'avait saisie et l'entraînait en courant vers la classe. Un instant plus tard, elle reprenait calmement ses esprits, assise à même le sol dans la salle, roulant de grands yeux hagards autour d'elle, tentant péniblement d'apaiser son souffle, en tous points semblable à la petite Aurore du matin précédent. Face à elle, sa fille accroupie lui caressait tantôt la main, tantôt les joues, essayant par tous les moyens de redonner quelque couleur à ce visage encore marqué par la terreur et l'émotion. Une voix amène

s'adressa à elle :

« Tiens, prends un peu d'eau... »

Corinne lui tendait avec précaution un gobelet de plastique un peu sale. Aurore se tenait à côté d'elle, juste en aplomb de Louise.

« Ça va mieux, Madame... »

Sa voix était compatissante, presque triste, comme si elle avait deviné que l'agression était en réalité dirigée contre elle, contre elle seule.

« J'ai un peu froid », répondit-elle simplement.

Sandrine sursauta en entendant le téléphone sonner. Elle était encore sous le choc. Corinne l'avait raccompagnée à sa demeure. Elle s'était allongée pour prendre un peu de repos et le sommeil s'était emparé d'elle par surprise. Un sommeil profond, sans appel, presque léthargique. Le temps avait coulé, peut-être encore plus vite que d'habitude.

Sandrine s'était réveillée beaucoup plus tard avec une terrible migraine, doublée d'une angoisse en regardant son réveil. D'ici peu, il faudrait retourner chercher les enfants. La simple idée de regagner l'école lui faisait peur. Comment pourrait-elle croiser ses agresseurs du matin sans défaillir, sans sentir ses membres flageller, sans fléchir à nouveau face à leurs regards accusateurs ? Cette pensée la clouait au lit, désespérée, incapable d'envisager une issue positive à cette impasse gluante dans laquelle elle se trouvait engagée.

La sonnerie du téléphone continuait de retentir. Visiblement, on insistait pour lui parler. Sandrine se leva avec peine et empoigna le combiné.

« Allo ? »

C'était une voix tellement joyeuse que la simple interjection retentissait comme un chant de bonheur, comme un appel à la vie. Sandrine resta muette, incapable d'exprimer le moindre son.

« Allo ? » répéta la voix. « Allo, Sandrine ? C'est Brigitte. »

« Bonjour », répondit Sandrine d'un ton lancinant. D'un côté, elle se sentait rassurée. Brigitte était suffisamment prolixie pour lui éviter de prononcer un seul mot. Elle pourrait se contenter d'écouter.

« Sandrine, j'ai appris ce qui s'était passé ce matin. Ces gens sont fous ! Ils ont amassé au fond d'eux-mêmes une telle cruauté. Un tel désir de perfection qui les autorise à rejeter ceux qui ne partagent pas leurs opinions et leurs idéaux. Merci de leur avoir résisté, de ne pas avoir signé, c'est un acte d'humanité... »

Ces paroles étaient douces et sensées. En premier lieu, elles rassurèrent la pauvre Sandrine. D'un autre côté, celle-ci n'était pas en mesure d'abaisser ses défenses. Elle se demanda si l'appel de Brigitte n'avait pas pour simple but de distinguer les bons des méchants, de faire le compte exhaustif des forces en présence et de raffermir le cœur des combattants. Sandrine n'avait pas envie de cela. Elle voulait juste qu'on les laisse tranquilles, elle et ses enfants, qui ne demandaient qu'à s'épanouir dans la paix. Brigitte continuait imperturbablement son discours :

« Ils acceptent tellement peu la différence qu'ils essaient d'en éliminer toute trace. Pas physiquement, comme faisaient les Nazis ! Non, ils veulent plutôt les enfermer dans des centres loin de leur contact, où ils pourront oublier qu'ils existent, avec en plus le sentiment bienveillant qu'ils y seront remis dans le droit chemin. Comme ça, leur bonne conscience est épargnée. Et parfaitement en accord avec les discours officiels. Mais en réalité, sous prétexte de les aider à s'intégrer, ils empêchent de se développer des êtres différents, ils les rééduquent, les uniformisent, violent et détruisent les merveilles de ces âmes innocentes. La société devrait s'adapter à l'être ; dans les faits, c'est le contraire. Pendant des années, on a critiqué les soviétiques qui rééduquaient leurs déviants dans des asiles psychiatriques, au nom des nécessités historiques. Dans le principe, nous vivons la même expérience. La société moderne s'est érigée en vaste asile d'aliénés. Allo ? Allo ? Tu m'entends ?

- Oui.

- J'ai cru qu'on nous avait coupé la ligne. Mais tu sais, au fond, ces gens sont victimes comme nous tous. Leur moteur, c'est la peur. Ce n'est plus comme dans l'ancien temps. Leur environnement est devenu trop

complexe. Ils le maîtrisent tellement mal qu'ils ont peur de rater des étapes, de se trouver à leur tour mis à l'index, marginalisés, rejetés. Ainsi, ils ont peur qu'une petite comme Aurore ne retarde les apprentissages de leurs enfants. Alors qu'Aurore pourrait être envisagée comme une chance pour eux. Comme un moyen de développer une autre vision de la vie et des relations humaines. Pour ça, Louise est géniale. Elle a immédiatement senti les qualités intrinsèques d'Aurore, sa force intérieure et la beauté de son âme... »

Sandrine était lasse de ces discours généralistes. Elle comprit que si elle n'interrompait pas son interlocutrice, l'après-midi lui serait entièrement consacrée.

« Brigitte, excuse-moi... »

- Oui ?

- Je dois te laisser, tu sais. Pourrais-tu juste m'accorder une faveur ? »

Sandrine parlait encore d'une voix faible mais claire.

« Je comprends. Dis-moi. »

- Pourrais-tu me ramener les enfants à la maison à la sortie de l'école ?

- Aucun problème ! Une dernière chose, avant de te quitter. Sais-tu qu'ils ont retrouvé le porte-monnaie volé ?

- Pardon ? ... Quel porte-monnaie ? ... »

Sandrine avait pratiquement effacé de sa mémoire les événements du matin.

« Tu sais bien, un porte-monnaie a disparu hier. Ils ont tous accusé Aurore de l'avoir dérobé. Eh bien, il a été retrouvé aujourd'hui ... dans la poche de Camille. »

- Ah !

- Aurore est depuis toujours le coupable tout désigné pour des méfaits commis par d'autres. Le bouc émissaire pratique, parce que tout le monde sait qu'elle peut avoir des tendances cleptomanes. Pour une fois, le vrai coupable est pris en flagrant délit. J'espère que ça va rabaisser le caquet de certaines... »

Le lendemain, Louise arriva joyeuse à l'école. Le soleil illuminait de sa splendeur un ciel encore pâle. Aucun nuage ne semblait vouloir ternir cette journée qui s'annonçait radieuse. Pour cette dernière matinée de travail de la

semaine, Louise se voulait exemplaire de bonne humeur et de bons sentiments. Sa mère ne l'avait pas accompagnée dans l'enceinte de l'école, de peur de croiser des visages indésirables. Mais avant de laisser partir sa fille, elle l'avait à nouveau mise en garde contre les tentations dangereuses et les mauvaises fréquentations, qui ne sont pas toujours celles que l'on croit. Alors, Louise voulait se tenir sagement à l'abri des joutes et des bagarres. Elle profiterait simplement des récréations pour partager avec Aurore quelques moments de jeux innocents, parmi leurs derniers instants de bonheur enfantin avant l'émergence toujours dévastatrice de l'adolescence.

Louise aperçut son amie de loin, du fond de la grande cour aux platanes charnus. Le cœur battant, elle l'appela d'une voix forte. Aurore restait droite, immobile dans une posture rigide et silencieuse. Louise s'approcha en répétant son appel. Là encore, son amie resta muette, comme absente. L'atmosphère était calme. Au fur et à mesure qu'elle avançait, Louise se sentait envahie d'un sentiment confus, mélange d'étonnement et d'inquiétude. Insensiblement, elle percevait que quelque chose avait changé. Le décor était différent des matins précédents. Contrairement à l'habitude, la cour était presque silencieuse. Les enfants semblaient jouer posément, sans cris, sans mouvements brusques ou violents. Louise leva le nez vers l'azur naissant et respira intensément. L'air était dense. Aucun souffle de vent ne perturbait l'arrangement des branchages sur les arbres dénudés. Louise abaissa le regard. Les feuilles mortes jonchaient le sol comme un épais tapis uniformément marron, aux formes torturées par le dessèchement automnal et Louise shootait dedans avec vigueur, juste pour entendre leur raclement rauque sur le bitume de la cour. Les yeux toujours baissés, elle arriva à la hauteur d'Aurore.

« Salut. Je t'ai appelée, tu ne m'as pas entendue ? »

L'enfant ne répondit pas. Elle demeurait figée dans sa posture, droite, invariable. Louise releva la tête et contempla son amie. Scrutant

les environs, elle constata avec surprise l'absence totale d'adultes. Elle regarda à nouveau Aurore et répéta sa demande, sur un ton désormais plus inquiet.

« Réponds-moi ! Tu ne m'entends pas ? »

Ce faisant, elle lui saisit le bras. La chair d'Aurore était gonflée et le membre dur comme de l'os. Louise accentua sa pression et secoua son amie dans un réflexe, comme pour la réveiller. Tout le corps vibra uniformément, du haut en bas.

« La statue ! » murmura simplement Louise, les yeux écarquillés.

« C'est bien fait pour elle. Tout est de sa faute !

- Qu'est ce que tu dis ? » répondit simplement Louise en se retournant, sur un ton mêlant surprise et agacement.

C'était Camille qui l'avait apostrophée de cette manière. La petite s'était approchée sans bruit, avec l'intention évidente de provoquer.

« Oui, c'est sa faute. C'est elle la voleuse.

- Tu mens. », s'emporta soudain Louise, « C'est toi qui as volé le porte-monnaie.

- Oui, mais c'est elle qui m'a montré. Même que mes parents l'ont dit.

- C'est faux » répliqua Louise. « Ce n'est pas Aurore. Tu n'as pas besoin d'elle pour piquer dans la poche des autres !

- Qu'est ce que tu en sais, espèce d'idiot ? je te dis que c'est sa faute, c'est tout.

- Moi aussi, ma mère le dit. C'est Aurore qui incite tous les autres à faire le mal. »

Un garçon avait rejoint le petit groupe de filles, s'empressant de donner son avis.

« Même qu'on ne va plus se laisser faire par cette idiote. On va lui faire comprendre qu'il faut qu'elle parte de cette école. Parce que tout est sa faute. Et toi, tu es comme elle. »

Soudain Louise prit peur. Elle savait que les accusations étaient fausses, qu'Aurore n'était qu'un exutoire pour couvrir les méfaits d'enfants gâtés, mais elle n'osa plus répondre. Elle se rapprocha discrètement de son amie, espérant y trouver un réconfort. Le corps d'Aurore restait dur, crispé à l'extrême. Son visage, en revanche, incroyablement détendu, rayonnait de douceur et de paix, étonnamment illuminé par un sourire discret. Son front était lisse et ses joues reposées. Incontestablement,

son esprit planait dans d'autres univers, complètement insensible à la dureté du monde environnant, détaché du combat qui se livrait sous ses yeux, sur son propre corps, et dont elle était tout à la fois le champ de bataille et le trophée qu'on exhibe en guise de victoire. Il aurait fallu s'approcher très près pour distinguer, au fond de son regard fixe et impuissant, un gonflement progressif de larmes, unique et tragique symbole de la souffrance accumulée face à l'injustice du jugement des gens *normaux*.

« Tous nos parents sont d'accord. Tous les vols, c'est à cause d'Aurore. »

A présent, un groupe d'enfants suffisamment nombreux s'était réuni autour des deux petites, garçons et filles mélangés, tous mus par une agressivité identique, simple reflet des peurs et des haines de leurs parents.

« Et c'est pour ça qu'on va la jeter dehors ! Aurore, dehors ! »

Une ronde s'était naturellement formée autour d'Aurore et Louise. Tous les petits diables riaient, sautaient, dansaient, en se donnant la main, reprenant d'un même cœur et d'une intonation scandée le slogan « Au-rore, dehors ! Au-rore, de-hors ! », devant les yeux paniqués de Louise, n'osant faire un geste par crainte de la violence, cramponnée à Aurore comme à une épave, et pleurant sans cesse, vidant son corps d'un trop-plein d'angoisse, incapable de reprendre son souffle envahi de sanglots et de hoquets, n'espérant plus pour survivre que l'intervention d'une âme divine qui viendrait mettre fin à ce cauchemar.